Français et Kruger.

V

Mais laissons momentanément de côté l'Angleterre, son gouvernement et sa politique, nous contentant, pour besoin de vérité et de justice, connaissant la noblesse de caractère de la France et l'élévation de ses idées et de ses sentiments, de déclarer que les Français n'ont pas plus de haine invétérée contre les Anglais que contre les Allemands; et parlons tout simplement, sans la moindre passion, comme si nous écrivions une page d'histoire, de la France que nous aimons, des Français qui sont encore bien vivants par l'esprit et par le cœur, et de Kruger, cet inconnu d'hier qui a si soudainement grandi dans l'héroïsme de la lutte et dans l'iniquité de la défaite.

Est ce que ce sont toujours les victoires qui sacrent les grands hommes?

Dire que la France, dont l'histoire est longue et glorieuse, n'a pas eu de faiblesses dans sa vie, n'a point commis de fautes et d'erreurs, et que ses rois, ses gouvernements et son peuple, dans l'accomplissement de l'œuvre, de l'unité et de la genèse française, ne mérite ni un reproche ni une condamnation, est un droit qui n'appartient à aucun historien et à aucun panégyriste. Il y a peut-être de l'exagération ou de l'hyperbole dans les *gesta Dei per Francos*, et la France est un pays d'hommes.

Mais nul pourtant ne peut nier les choses que la France a faites dans le monde, ni même les ignorer à moins de s'ignorer soi-même, et si la France pouvait être accusée, ce ne serait assurément pas d'égoïsme. C'est là un mot qu'elle ne connaît guère ou dont elle se soucie fort peu, et sa nature est plutôt d'un caractère opposé.

Que si, hier peut-être, avec l'ambition d'un homme et le génie d'un chef, elle a pu faire le rêve d'un immense empire et d'un impérialisme par la conquête, elle n'en a pas moins, tout en ne réalisant pas ce rêve impossible, sauvé par le monde des idées et des principes qui sont bien plutôt la liberté que le despotisme et qui sont devenus le crédo de la démocratie moderne. Son drapeau révolutionnaire avait dans ses plis l'affranchissement des peuples et leur avènement dans la justice et dans le droit. Sa civilisation, d'un ordre celtique ou d'une race aimante et croyante, n'est pas absolument celle du matérialisme, du mercantilisme et de l'anglo-saxonnisme. On lui trouve l'âme haute, le cœur généreux et la main héroïque.

On peut en douter peut être.

Mais la France, historiquement et par ses œuvres, est encore le plus grand vocable des temps modernes et des civilisations différentes au milieu desquelles nous vivons à cette heure, à la fin de ce siècle et devant la porte du XXe.

On peut s'en honorer partout.

VI

Si la France d'un gouvernement personnel assez mauvais, alors mal armée et mal conduite, n'avait pas eu son épée brisée jusqu'à l'impuissance en 1870 1871; s'il ne lui eût pas fallu trente ans au moins pour refaire ses finances, son armée et son gouvernement dans la mêlée des partis; si elle eût pu, nier, sans craindre de redoutables voisins intéressés à son affaiblissement et à son silence, le silence forcé du droit devant le triomphe de la force, croyez-vous que ce que Michael Davitt, en plein Parlement, a appelé le *plus grand crime du siècle*, se serait passé sans protestation, sans opposition, dans l'indifférence ou l'insouciance des consciences muettes, pour ne pas dire à la glorification du vainqueur?

Cette guerre de l'immense Grande-Bretagne avec deux petites républiques presque ignorées, ne demandant que la paix et ne portant ombrage à personne, n'ayant commis que le crime de posséder des mines d'or, aurait-elle eu lieu dans le Sud de l'Afrique, et autant de sang, de vainqueurs et de vaincus, aurait-il été criminellement répandu dans le pays des pâtres, des fermiers et des héroïques Boers?

Nous ne ne croyons pas que la France aurait été obligée de tirer son épée si longtemps victorieuse; mais elle aurait certainement pris la parole dans la circonstance, fait comprendre à l'Angleterre qu'il est des choses qui ne se font pas ou ne doivent pas se faire, et que s'il est un droit appartenant aux grands et aux puissants, c'est surtout celui de respecter les petits et de protéger les faibles.

L'Angleterre, malgré des sentiments qui ne sont pas tout à fait ceux là, mais intelligente et mesurant toujours ses actes selon ses intérêts et les dangers qu'ils peuvent courir, aurait compris. L'Angleterre n'aime pas les aventures douteuses, et quand elle s'est mesurée avec le géant dont elle fut geôlière à Sainte-Hélène, elle n'était assurément pas seule.

Mais, dans cette guerre entre la formidable Angleterre et le pauvre petit Transvaal, qu'est-ce que la France, malgré ses sentiments et son indignation pouvait dire et pouvait faire, et si sa parole n'eût pas été entendue ou méprisée, quelle épée de combat la voisine de l'Allemagne aurait-elle pu tirer pour la cause et pour le salut des deux petites républiques de l'Afrique du Sud?

Pour être le paladin du droit et de la justice encore faut-il avoir des armes.

Quant à Guillaume, s'il n'a pas joué ce rôle qui n'aurait peut-être pas déplu au peuple allemand, c'est qu'il est empereur, que sa grand'mère se nomme Victoria et que ses velléités ne sont pas encore une volonté.

Aucune république, du reste, quelque petite qu'elle soit, ne peut convenir à un empereur.

VII

Que l'Angleterre, dont la politique n'admet aucune faiblesse de cœur ou aucune erreur de sentiment, qu'elle ne voie pas même un *crime* dans ce que Davitt appelle un *forfait*, et qu'elle ait un suprême dédain de fierté anglaise pour ceux qui lui reprochent sa victoire contre les Boers, c'est possible, certain même, et c'est son droit. Ceux là sont des faibles qui connaissent la honte.

On peut bien croire aussi, malgré l'opinion contraire, que l'Angleterre n'a pas eu peur, que ses légions victorieuses, en rentrant à Londres, ont été saluées par le plus noble des enthousiasmes, et qu'il n'y a pas de retour possible sur le fait accompli. Les morts ne ressusciteut pas, même quand ce sont des Boers, et les derniers survivants ne seront-ils pas anéantis?

Toutefois, voyez vous, la cause des deux petites républiques de l'Afrique du Sud a été une cause juste, une cause sainte, oserions-nous dire, si nous ne vivions pas dans un triste siècle où l'on ne croit pas plus à la justice qu'à la sainteté; et ces deux petites républiques, se défendant comme patrie, comme institution, comme religion, comme mœurs et comme honneur, et cela dans des proportions ou des conditions numériques qui peuvent réduire un Anglais à la vingtième partie d'un homme, se sont montrées héroïques jusqu'à l'admiration. Leur incroyable défense est la plus belle page d'histoire de ce siècle, tout un poème d'une admirable grandeur sans une faute, sans une faiblesse, avec un tout petit peuple ne formant qu'un grand cœur, avec des vieillards et des enfants au combat, avec des femmes et des mères toutes prêtes au sacrifice de la mort, et tous et toutes dans une foi sublime à la patrie et en Dieu.

Car ces pâtres, ces pasteurs, ces fermiers, ces Boers, ces Huguenots moitié hollandais et moitié français, ces fondateurs de la colonie du Cap volée par l'Angleterre, sont peut être, dans notre civilisation de mercantilisme et de matérialisme, pour ne pas dire d'incrédulité et de mauvaise foi, les seuls qui croient sincèrement et honnêtement en Dieu. Ils le prient et l'honorent sans honte et sans hypocrisie, dans toute la simplicité et la pureté de leurs mœurs, avec la famille respectée et respectable, par un travail qui ne connaît ni le vol ni le mensonge, dans une patrie qu'ils ont créée sans conquérir, sans verser le sang humain, sur la montagne des hommes libres,—patrie qui leur appartient bien, n'est ce pas? qui ne trouble et ne menace personne, qui était si pacifique et si lointaine hier que le monde l'ignorait, mais qui pourtant devait tenter la noble, généreuse et très glorieuse Grande-Bretagne.

Elle avait des mines d'or et de diamants.

Et ces rudes Boers à morale sévère, à moitié civilisés et même sauvages, n'étaient pas même anglicans.

VIII

Or, Paul Kruger vient en Europe, débarque à Marseille, traverse la France et se rend en Hollande, à la Haye, où l'on jouait, hier, avec l'Angleterre pour principal acteur, la comédie de la Paix universelle.

Mais quel est donc ce Paul Kruger?

Ce n'est ni un roi, ni un empereur, ni un puissant prince de la terre, et sa tête de vieillard ne porte aucune de ces couronnes qui attirent encore l'admiration des foules. Ce n'est ni un Tsar comme Nicolas, ni un Kaiser comme Guillaume, ni même une Majesté de moindre importance ou d'importance royale. Le connaissait on hier?

C'est tout simplement le président d'un petit peuple républicain, mais un président brisé, chassé, obligé de fuir, n'ayant plus un refuge, dont on a supprimé la patrie, qui toutefois y croit encore, et qui vient voir, en passant par la France, si l'Europe est sans justice et sans humanité. Il a lutté avec un héroïsme admirable, sans faiblesse et contre l'impossible, il lutte encore avec la même volonté et la même détermination, et il affirme que l'Etat libre d'Orange et le Transvaal seront soumis quand tous les Boers seront morts.

Et cet homme dit ce qu'il pense et dit la vérité.

Paul Kruger est l'incarnation de son peuple et de sa patrie.

Ce vieillard est vénérable, est auguste, est grand, et si son front n'a pas la couronne d'un roi, il a certainement celle du malheur, plus sacrée que les autres devant le peuple. Car il la porte avec toute la dignité d'un vaincu qui ne se rend pas.

Alors, quand un tel homme vient en France et la traverse, n'ayant point oublié que de Villebois Mareuil et d'autres Français sont héroïquement morts au Transvaal, pourquoi voulez-vous que la France n'admire point cet homme pour lui-même, ne le salue pas avec transports et ne lui fasse point une de ces ovations splendides et populaires qui seraient encore l'honneur aux vaincus si elles n'étaient point leur *sursum corda* d'espérance et d'encouragement? Les Etats-Unis eux-mêmes, dans la grande majorité de leurs citoyens, n'admirent-ils point Paul Kruger et son peuple, et si celui qui a tenu tête à l'Angleterre pendant plus d'une année et qui ne renonce point à la lutte, était venu aux Etats-Unis au lieu d'aller en France, est-ce que le peuple des Etats-Unis, que nous avons vu jadis acclamer le Hongrois Kossuth, serait resté indifférent et silencieux?

Nous ne savons pas et nous ne voulons pas savoir si, dans la magnifique ovation que la France vient de faire à Paul Kruger, ovation si pleine de sincérité et d'enthousiasme, il y a de la haine contre l'Angleterre, et bien moins si cette haine est méritée ou aveugle; mais nous savons que la France n'est point ladre et que les Français sont toujours français.

Quant au verdict moral de la France toujours vivante, ayant toujours un culte pour ce qui est beau, grand et juste, doutez-vous qu'il soit toujours puissant et pensez vous que l'Angleterre elle même puisse l'accueillir avec dédain, ironie ou mépris?

J. GENTIL.

LE REFLET

Jacques m'avait annoncé son mariage par un mot bref que je sentis plein de bonheur, d'orgueil et de passion satisfaite. D'autre part, un habitant de la petite ville où il vivait depuis lo re et que je rencontrai, me dit:

—Mme Jacques de La Fère? Oh! elle a été ravissante! Une beauté délicieuse. Malheureusement, il n'en reste rien. Une grave maladie qu'elle a eu à dix-sept ans l'a complètement changée; aujourd'hui c'est une laide.

Et il ajouta, avec une cruauté de compatissant:

—On n'a pas compris votre ami. Ce n'est pas la fortune qui l'a attiré, Mlle Lourdeis était pauvre. Ce n'est pas sa figure, hélas!—J'accorde que son caractère est charmant, mais cela n'est pas tout.—Enfin, nous avons tous été bien heureux pour elle; c'était une chance inespérée. Elle n'aurait jamais pu rêver cela.

Cette énigme me sollicitait. Je connaissais si bien Jacques.

C'était un homme éperdument épris de la beauté, de la forme, de tout ce que le jeu divin de la lumière et des lignes crée d'éphémère et de délicieux. Je le savais amoureux passionné de la femme non tant par sensualité que parce qu'il trouvait en elle, dans la réunion de ses gestes, de son rythme, dans le timbre de sa voix l'ensemble concentré de la grâce des choses.

C'était un de ces hommes enfin—bien rares—dont l'infinie sensibilité des yeux cherche constamment des jouissances et les trouve parfaites dans les moindres détails de l'ombre ou du jour, dans la finesse d'un contour, dans la tendresse d'un ton d'étoffe ou de nuage. Ce n'est pas leur faute si la femme surtout leur offre ces rencontres et la joie de ces trouvailles. Ce qu'ils aiment en elle c'est, pour ainsi dire, sa qualité de prisme, les manières charmantes qu'a son visage de recevoir et de renvoyer la lumière.

Ce ne sont pas des amoureux, ce sont des peintres.

Et Jacques aurait épousé une femme laide! Cela était pour moi aussi incroyable que s'il eût fermé les volets de ses fenêtres par un jour de soleil et de bleu.

Comme cet été je passais non loin de X...., la nouvelle résidence de Jacques, je fis un crochet pour aller le voir. L'amitié d'abord, ensuite un peu de curiosité me poussaient.

Sa maison était au bout de la ville, dans un enchantement de verdure, d'arbres, d'eaux. Je la reconnus sienne, dès l'abord, par l'arrangement des jardins, l'ordre des plantes, l'archaïsme aimable des statues élançant leurs nudités blanches sous le balancement doré des ombrages. Par la force d'insoupçonnés et malins artifices de perspective, ce parc médiocre semblait à l'infini s'étendre, une trame d'air bleue en mousselinait les lointains, le faisait Eden.

Il y avait une telle harmonie dans les proportions, dans l'accord de la façade et de l'horizon, une si suave cadence dans le bruissement des feuilles légères et des fontaines chantantes que je ne saurais rendre l'impression ressentie que par ce mot qui, peut-être, exprime ce qu'il y a de plus parfait en ce monde, "une sonate d'Haydn."

Un vieux domestique me fit entrer dans le salon, et me laissa seul. La pièce n'avait garde d'affecter un style, d'être une reproduction méthodique d'époque, mais elle avait été meublée par des générations successives qui, toutes, lui avaient légué une grâce, y revivaient en une beauté.

Certains meubles étaient de cette majesté atténuée qui signale le Louis XIV altéré par le libertinage de la régence: des dames de bergères et de faunes y formaient des rondes; des cadres aux rocailles dorées contournaient leur ornementation frivole et sensuelle autour de visages de pastel souriants et narquois; de grêles consoles Louis XVI se tenaient droites, raides et guirlandées. L'acquit des époques diverses s'était arrêté là, ne dépassant point la Révolution. Pourtant l'art particulier de Charles X y laissait une trace: des merveilles d'amphores où la Renaissance et le Louis XV se mariaient avec une gaucherie agréable et somptueuse.

Mais ce qui, tout de suite, attira, conquit, rassembla mes regards, ce fut en pleine lumière, choyé avec tendresse et soin par toute l'incidence du jour uniquement ménagé pour lui, un portrait moderne d'une extraordinaire beauté. Certes ce n'était pas l'œuvre d'un maître et certaines inhabiletés à côté de détails trop consciencieux trahissaient une main d'amateur; mais le sentiment qui avait inspiré, qui divinisait cette toile, la rendait vivante d'un charme suprême. C'était une jeune fille aux traits purs, si légers, si fins qu'ils semblaient plutôt les contours apparus d'une âme que le dessin d'une figure.

Mais la fraîcheur et l'éclat de la peau, la couleur de l'admirable chevelure, les nuances concordées des yeux d'azur et des lèvres de rose, la jolie pose du cou découvert, la forme svelte et ronde des bras nus la faisaient femme adorablement; sa grâce était dans le mélange et l'opposition de tons et de lignes si parfaits et si lumifieux que l'humanité tout entière, la pauvre humanité maniée de matière et d'esprit, faite d'âme et de corps, palpitait tout entière et dans ce visage d'enfant et sur cette toile. Sans me lasser, je regardais. Une douceur inouïe descendait en mon cœur et l'emplissait, je demeurais saisi de charme.—Une voix me fit tressaillir.

—C'est toi; comme je suis heureux!

Je me retournai et nous nous embrassâmes, Jacques et moi

Tout de suite, il me dit:

—Tu regardais le portrait de ma femme. N'est-ce pas qu'il est beau! Et pourtant, ce n'est que l'œuvre d'un amateur qui en a laissé d'autres assez médiocres. Mais c'était son père, et il peignait sa fille!....—Viens que je te présente à Mme de la Fère.

A travers des couloirs de lumière, montant et descendant des marches imprévues, comme dans les vieilles demeures qui semblent toujours faites d'ailes ajoutées, nous arrivâmes à une pièce étroite, un peu basse de plafond, d'une sombreur rayée d'or par les lattes des jalousies baissées.

Une femme était assise dans cette obscure clarté; je ne distinguai pas bien ses traits tout d'abord; en m'approchant et en m'inclinant j'aperçus à peu près Mme de La Fère. Elle n'était pas laide, mais changée, les cheveux d'une blondeur moins blonde, les yeux devenus gris, la lèvre pâle. La parure était comme un voile sur l'adorable visage du passé; un rien, peut être un désaccord inaperçu, déformait l'image ravissante de tout à l'heure; le visage de cette femme était le fantôme de sa beauté. Je le sentis follement amoureux.

Jacques me présentait avec une galanterie soumise et douce, toute une tendresse attendrie, reconnaissante, éperdue. Je le sentis follement amoureux.

Elle le laissait faire, un peu émue, un peu craintive, silencieuse, comme si elle eût redouté de le réveiller; sa parole me charma du reste, discrète et délicate.

Et je compris que Jacques de La Fère aimait en elle, de toute la passion de son âme et de ses yeux, le portrait dont il n'avait jamais vu l'original.

Mettez de côté vos médicaments Essayez l'eau pure d'Abita seulement! Vous sentirez un mieux instantanément.

Grève de cigariers.

Presse Associée

New York, 1er décembre—Une grève s'est déclarée dans une de nos grandes fabriques de cigares. Elle fait partie d'une série de grèves qui ont commencé, il y a plusieurs mois, et qui comptaient 2500 cigariers. Le signal a été donné par les fabriques de Kerbs, Werthem et Schiffer.

La nouvelle grève s'est déclarée dans la fabrique Wilson qui avait déjà fait un compromis avec les grévistes. Cette fois, les employés se sont retirés à cause d'une réduction de $1 par mille.

Le gouvernement de l'Alabama.

Presse Associée.

Montgomery, Alabama, 1er décembre—Aujourd'hui à midi le gouverneur Joseph F. Johnston est arrivé au terme de son mandat. A cause de maladie le nouveau gouverneur, W. J. Samford, n'a pu venir à Montgomery pour s'y installer. Il a prêté le serment d'usage il y a deux jours à Opélipa et aujourd'hui le gouverneur Johnston a remis le gouvernement à T. D. Samford, fils et secrétaire particulier du nouveau gouverneur.

AVIS

—AUX—

Capitalistes et à Ceux qui Veulent Faire des Placements d'Argent.

Le Bureau de Liquidation de la Dette de Ville de la Ville de la Nouvelle-Orléans, dans l'Etat de la Louisiane,

Etats-Unis d'Amérique, en vertu d'un privilège spécial accordé par la Constitution et les Statuts de l'Etat de la Louisiane, recevra jusqu'au

SAMEDI, 15 DÉCEMBRE 1900, A MIDI,

des soumissions cachetées pour l'achat des

"BONS D'AMELIORATIONS PUBLIQUES"

de la Ville de la Nouvelle-Orléans de mille piastres chacun, datés du 1er juillet 1900, avec intérêt payable semi-annuellement, courant pendant cinquante ans, sujets à être rappelés après le 1er juillet 1942, payables en monnaie légale des Etats-Unis, l'intérêt et le principal étant garantis par des taxes spéciales imposées à cet effet. Le produit de ces bons sera consacré à la construction de systèmes publics d'eau, égouts et desséchement (sewerage and drainage) de la Ville de la Nouvelle-Orléans. Le montant de bons devant être vendus et le taux d'intérêt qu'ils porteront dépendront des soumissions.

On ne considérera aucune soumission offrant moins de pair et de l'intérêt accru pour les bons ou qui demande un plus fort taux d'intérêt que 4 pour cent ou un intérêt au-dessous de 3 pour cent. Seize millions de bons seront vendus si un intérêt de 3 pour cent est offert; quatorze millions si 3 1/2 pour cent est offert et douze millions si l'intérêt proposé est de 4 pour cent. Les acquéreurs auront à prendre les bons de temps à autre, après un avis de soixante jours et à les payer suivant la demande qu'en fera la Commission de l'Eau et des Egouts.

Vingt pour cent de chaque soumission acceptée seront livrés aussitôt que les bons seront imprimés et signés.

Une soumission pour moins de cinq bons ne sera point considérée.

Le Bureau de Liquidation de la Dette de la Ville et le Conseil de Ville se réservent le droit de rejeter l'une quelconque ou toutes les soumissions.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque certifié de trois pour cent du montant des bons pour lesquels on a soumissionné. Les chèques des soumissionnaires récusés seront immédiatement rendus à qui de droit; ceux des soumissionnaires heureux seront gardés et affectés au paiement de la première livraison des bons. Toutes les soumissions devront être ratifiées par le Bureau de Liquidation et par le Conseil de Ville de la Nouvelle-Orléans.

Des détails complets relativement à tout ce qui concerne cette annonce peuvent être obtenus dans les brochures que l'on aura en s'adressant à

MM. WINSLOW, LANIER & CIE, à New York.
A la BANQUE CONTINENTALE NATIONALE, à Chicago.
A MM. HOPE & CIE, à Amsterdam.
A MM. BROWN, SHIPLEY & CIE, à Londres.
Au CONSEIL DE LIQUIDATION DE LA DETTE DE VILLE,
Chambre 10, Hôtel de Ville, Nouvelle-Orléans, Louisiane, E. U. d'A.

10 jui—4jm mer ven

nuaient; la famine était imminente, et Bazaine ne tentait rien pour faire cesser le blocus.

Dans l'armée, on murmurait de plus en plus, les officiers s'étonnaient qu'on s'obstinât à garder tant de régiments l'arme au bras; Bourbaki protestait, à la conférence des commandants de corps d'armée réunis au château de Grimont.

Inquiet de ces marques de mécontentement et craignant quelque sédition, Bazaine tenta, les 31 août et 1er septembre, une démonstration du côté de Noisseville, mais ce fut pour battre aussitôt en retraite, après avoir engagé l'attaque dans les plus détestables conditions.

En cette affaire, il perdit l'effectif de deux régiments.

Près de Noisseville, nos troupes avaient à soutenir l'assaut du 1er corps allemand, commandé par Manteuffel.

Rude choc!..... L'artillerie hessoise foudroie le village qui est bientôt la proie des flammes. Les bataillons ennemis débouchent dans cet incendie. On se fusille à bout portant dans les rues. C'est une mêlée atroce.

Avez-vous vu les "Dernières Cartouches", d'Alphonse de Neuville.

Ajoutez à l'impression que vous a donnée cette œuvre poignante le grondement de la canonnade, l'odeur de la poudre, l'émotion de la bataille, le sang qui coule, les murs en feu qui s'effondrent, les cris de mort et de souffrance des soldats qui tombent; complétez ainsi ce tableau si vivant et vous aurez Noisseville.

Deux fois, l'ennemi entre en maître dans le village; deux fois il est repoussé dans les ravins de Servigny.

Les Prussiens reviennent à la charge avec des forces supplémentaires.

A la tête de son bataillon, un jeune commandant se défend comme un lion contre cinq ou six assaillants qui l'entourent.

A ses côtés, un sous-officier fait des prodiges de valeur....

C'est Neubourg, c'est Dominus que leur ardeur a entraînés trop en avant et qui risquent, cent fois, de se faire tuer.

Heureusement, ils n'ont reçu, jusqu'à présent, aucune blessure. Ils rompent lentement, tenant en respect leurs adversaires tout en se rapprochant du gros des troupes françaises.

Mais voici qu'un Allemand, se glissant dans les hautes herbes, effectue un circuit et vient couper la retraite à Gérard. Dominus s'aperçoit de ce mouvement tournant. Il crie:

—En arrière, garde à vous, mon commandant!

Trop tard..... Le Prussien vise l'officier et décharge son revolver.

Le coup n'atteint pas son but, car le sergent d'un bond, s'est précipité sur le Teuton et l'a frappé avec sa baïonnette, n'ayant plus de cartouches à tirer.

Dérouté par cette attaque imprévue, le soldat ennemi manque Neubourg.

Furieux, il se retourne et voit celui qui vient de le blesser.

Il le couche en joue; mais avant de pouvoir tirer, il tombe à son tour, la gorge trouée par le sabre de Gérard.

—Merci, mon brave! dit ce dernier au sergent en lui tendant la main.

Cette terrible scène n'avait pas duré dix secondes.

Un renfort opportun vint dégager le commandant et le sous-officier qui allaient succomber sous le nombre.

Les Allemands sont mis en fuite: deux d'entre eux mordent la poussière....

Mais les Français sont obligés d'évacuer Noisseville et ses environs.

A continuer.

Avis aux Mères.—Le Sirop Calmant Soothing Sirup de Mrs Winslow devrait toujours être employé pour les enfants en dentition. Il soulage immédiatement le petit patient; en apaisant les douleurs de l'enfant il produit un sommeil naturel et réparateur, et le petit chérubin se réveille "vif comme un pinson." Ce médicament est très agréable au goût. Il calme l'enfant, amollit les gencives, arrête les douleurs, débarrasse des gaz, régularise les intestins, et est le meilleur remède connu pour la diarrhée, qu'elle provienne de la dentition ou de toute autre cause. Vingt-cinq sous la bouteille. Ne manquez pas de demander "Mrs Winslow's Soothing Sirup".

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

4 Commencé le 11 Novembre 1900

LA TÉNÉBREUSE

PAR GEORGES OHNET.

PREMIÈRE PARTIE

I

Suite.

—Rien de moins aisé. Son coup fait, elle plonge et disparaît. C'est l'anguille qui se faufile dans la vase, où elle reste tapie jusqu'à ce que l'eau soit redevenue calme. Elle s'arrange pour couper toute communication derrière elle. C'est sa manière. Vous allez voir: dans cette affaire nouvelle, nous allons nous débattre dans le vide. On cherchera pendant quelque temps. On ne trouvera aucun indice. Les complices se seront terrés comme l'auteur principal. Peu à peu les recherches se ralentiront, et on s'occupera d'autre chose. C'est ainsi que cela se termine habituellement, à moins....

—A moins?....Ah! vous avez encore une espérance!

—A moins que, cette fois, le complice blessé ne nous permette de trouver une trace....Que nous ayons un bout de fil conducteur, et je vous jure bien, mon général, qu'il faudra que nous aboutissions à un résultat....ne fût-ce que pour venger nos pauvres camarades!

—Et pour prévenir le retour de pareils accidents? Car enfin, Vallenot, vous m'avouerez qu'il est un peu fort que l'étranger connaisse nos affaires les plus secrètes comme si on les traitait sur la place publique.

Nous connaissons tout aussi bien celles de l'étranger, mon général, fit avec un air moins refrogné le colonel Vallenot. En résumé, nous sommes régulièrement à deux de jeu. Et il en a toujours été ainsi. En même temps que la Russie se procurait, en 1812, les états de troupes de l'empereur, Caulaincourt envoyait à Napoléon les cuivres gravés de la carte de Russie.... Je cite ce fait ancien, pour ne pas faire d'allusion aux événements contemporains.... Mais en somme et à tout prendre, mon général, nos secrets ne sont guère des secrets.... Et si, à la guerre, on ne comptait que sur le mystère des préparations....

Il faudrait commencer alors par supprimer la presse, grogna le ministre.

—Et c'est impossible! dit Vallenot. Mais dans le cas tout spécial qui nous occupe, il y a une œuvre de salubrité à entreprendre, et il faudra tout faire pour la mener à bien ...

—Eh! c'est la justice que cela regarde, maintenant.

—Officiellement, mon général, mais dans notre coin, nous pouvons chercher aussi, discrètement, et je ne m'en ferai pas faute....

—Colonel, la morale de l'affaire, c'est que les militaires donnent trop dans la galanterie!

—Mon général, dit Vallenot en riant, si vous connaissez un moyen de réglementer cela, vous me le direz.

—Quand on pense que ce vieux Trémont!....A soixante ans! Il est vrai qu'il n'en paraissait pas plus de cinquante! Vert, droit, solide! Le voilà bien avancé maintenant! Et dans quelle situation laisse-t-il sa fille?

—Le général de Trémont était veuf?

—Oh! Depuis longtemps. C'est son excuse! Mais il a une fille, encore au couvent. Dix-huit ans et aucune dot. Heureusement, Baradier est là.....

—Est-ce que c'est Baradier et Graff, le banquier?

—C'est lui-même. Un ancien combattant de 1870, patriote bon teint, je vous le garantis, et dont le fils Marcel, très gentil garçon, sorti de l'Ecole centrale, a travaillé avec le général de Trémont ....Marcel Baradier s'occupait surtout de recherches sur les teintures végétales, à cause des tissages de laine que son père possède dans l'Aube. Mais le général lui ouvrait son laboratoire et il est certain qu'il lui a donné connaissance de ses travaux. Par ce jeune homme, on pourra savoir bien des choses, je pense.

—Très riche, la famille Baradier?

—Très riche. Fortune réalisée, et qui s'augmente tous les jours par l'industrie et la banque. C'est Graff, le beau-frère de Baradier, qui est plus spécialement affecté aux affaires financières et Baradier qui s'occupe des fabriques. Mais l'un et l'autre sont à la besogne dès le matin. Et les millions s'entassent sur les millions, malgré la rivalité de la maison Lichtenbach qui tire à boulets rouges sur la maison Baradier et Graff.

—Rivalité d'industrie?

—Oh! mieux que cela! Haine personnelle qui remonte loin et a été couvée furieusement....On